

Faire corps avec Judith Butler

Elisabeth Lebovici



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/critiquedart/441>

DOI : 10.4000/critiquedart.441

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2009

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Elisabeth Lebovici, « Faire corps avec Judith Butler », *Critique d'art* [En ligne], 34 | Automne 2009, mis en ligne le 24 janvier 2012, consulté le 27 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/441> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.441>

Ce document a été généré automatiquement le 27 mai 2021.

EN

Faire corps avec Judith Butler

Elisabeth Lebovici

RÉFÉRENCE

Butler, Judith. *Ces corps qui comptent : de la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, Paris : Amsterdam, 2009

- 1 Lire Judith Butler en français, c'est découvrir son œuvre dans le désordre. C'est aussi rencontrer très tard la philosophe, enseignante du département de rhétorique et de littérature comparée à l'Université de Berkeley, ayant publié dès 1987 et acquis une renommée internationale en 1990.
- 2 Pour balayer rapidement sa bibliographie française, ce n'est qu'en 2001-02, que paraissent, chez Epel et Leo Scheer, *Marché au sexe* (avec Gayle S. Rubin) de 1994 et *La Vie psychique du pouvoir : l'assujettissement en théories*, publié en anglais en 1997. Chez Epel, aussi, *Antigone : la parenté entre la vie et la mort* parut en 2003, le texte original datant de 2000. A partir de 2004 ont été publiés, chez Amsterdam, *Le Pouvoir des mots* (de 1997), *Vie Précaire : les pouvoirs du deuil et de la violence après le 11/9/2001*, presque en contiguïté, ici, avec la publication anglaise, ou *Défaire le Genre*, en 2006, également très vite après la v.o. Il y a même eu, chez Amsterdam en 2005, une compilation inédite d'entretiens accordés par la philosophe entre 2001 et 2004. Ainsi, les travaux de Butler produits dans l'après 11 septembre sont venus d'abord, au risque de dérouter, explique son éditeur Jérôme Vidal, « ceux-là et celles-là mêmes qui l'auraient accueillie le plus favorablement, si elle était restée sur le terrain de la déconstruction du genre et de l'hétérosexualité¹ ».
- 3 C'est avec quinze ans de retard que paraît en français un des livres fondateurs de la théorie *queer*, *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion* (La Découverte). Butler s'est attachée à comprendre ce « différé » : « l'apparent francocentrisme du livre le mettant à bonne distance de la France et de la théorie qui s'[y] pratique », explique-t-elle dans sa préface à la deuxième édition du livre anglais en 1999. Butler ajoute à ce paradoxe : « *Trouble dans le genre* propose à sa manière une lecture croisée de différent-

e-s auteur-e-s français-e-s (Lévi-Strauss, Foucault, Lacan, Kristeva, Wittig) qui, en France, n'ont presque rien à voir les un-e-s avec les autres et qu'on lit rarement, voire jamais en France ».

- 4 *Ces corps qui comptent* est l'ouvrage qui nous occupe à présent (et dont le titre ne rend pas compte du dédoublement significatif entraîné par le *matter* de *Bodies That Matter*, 1993, corps qui « comptent » et qui « font matière »). Il s'agissait, comme elle le narre dans sa préface, de donner suite au débat ouvert par *Trouble dans le genre*, l'ouvrage précédent, où lui était adressée l'injonction : « Et la matérialité du corps, Judy ? ». Inutile de dire que Butler prend la question et la retourne. Au lieu de penser la matérialité du sexe, elle met en évidence la construction sexuelle de la matérialité ; une matérialité vue non comme un reste inintelligible, mais comme un processus, une histoire de pouvoirs, de frontières et d'exclusion. Pour cela, il s'agit de ne pas opposer construction et matérialisation, mais au contraire, de les relier, d'observer les contraintes —la répétition ou la ritualisation des normes— par lesquelles les corps sont naturalisés comme sexués et en même temps, toujours déstabilisés, mettant la norme en crise. A travers une généalogie critique de sa formulation, d'Aristote à Platon, de Foucault à Irigaray, Butler observe la matrice du genre à l'œuvre dans l'association classique de la féminité à la matérialité, voire à la maternité comme « site de génération ou d'origine ». Cela n'est pas indifférent pour une histoire de l'art, y compris sa critique féministe, sans arrêt en proie à la naturalisation de ces normes régulatrices du genre, qui essentialise l'articulation du corps à une féminité matricielle, dès lors qu'elle est vue comme outil contre le formalisme.
- 5 « Le Phallus lesbien », son second chapitre, réfracte l'image spéculaire du corps — comme condition de connaissance— sur l'investissement lacanien du phallus —comme condition de signification— pour déplacer la version « hétérosexiste » de la différence (les hommes « ont » le phallus, les femmes le « sont »), et poser la possibilité d'un « imaginaire alternatif ».
- 6 L'importation de ces réflexions dans le champ esthétique me paraît immédiate, étant donnée la place du « corps » dans l'art d'aujourd'hui et la réflexion constante sur le « Stade du Miroir » dans la constitution des représentations. Renverser les équations, qui vont trop souvent de soi, comprendre les normes de genre à l'œuvre dans les concepts critiques : cela peut permettre d'inclure dans les jugements critiques des identifications « abjectes », exclues, et de leur attribuer une puissance alternative.
- 7 C'est aussi par ses chapitres sur des productions culturelles « ambivalentes » que Butler nous importe. Ainsi lorsqu'elle s'attache à poser des questions au film *Paris Is Burning* de Jennie Livingstone, à considérer les récits de Willa Cather ou à lire la chronique d'une imposture dans *Passing*, le roman de Nella Larsen (non traduit en français) : il s'agit de voir, aussi, « comment l'identification hétérosexuelle a lieu, non pas à travers le refus de s'identifier comme homosexuel, mais à travers l'identification à une homosexualité abjecte, qui doit pour ainsi dire ne jamais se manifester » et comment la position hégémonique de l'hétérosexualité trouve son pendant dans la position tout aussi hégémonique de la « blanchitude ». Enfin, son dernier chapitre est consacré à la production qu'elle a contribué à inventer, celle du *queer*. Décrivant l'appropriation immédiate, dont le terme a été l'occasion en tant que catégorie « critique » autonome — et de ce fait, identitaire— Butler milite pour un usage tordu, « rendu étrange par rapport à un usage antérieur ». Dans la théâtralité politique de l'activisme *queer*, elle

déniche les manifestations hyperboliques des normes de genre, hantées par leur mélancolie constitutive.

- 8 Butler a peu écrit sur l'art —entre autres un article sur Diane Arbus²— mais a beaucoup été publiée dans des revues et des catalogues et elle a fait de nombreuses apparitions dans les musées. Le lien que tisse son œuvre entre politique et théorie se manifeste, aussi, en nous rappelant à toutes les formes d'exclusion ou d'abjection que les images cachent ou révèlent et avec ce leitmotiv, constant, de nous ouvrir à de nouvelles « puissances d'agir ». C'est dire que s'esquisse aussi, peut-être, une méthode pour la critique d'art.
-

NOTES

1. Par ailleurs, J. Vidal souligne la décontextualisation supplémentaire apportée par les retards de traduction en français de ceux et celles avec lesquel-les J. Butler est en dialogue : Denise Riley, bell hooks, Judith Halberstam, Teresa de Lauretis, Donna Haraway, Seyla Benhabib, Drucilla Cornell, Rosi Braidotti, Gayatri Chakravorty Spivak ou Homi Bhabha...

2. Butler, Judith. « Diane Arbus: Surface tensions », in *Artforum*, vol. XLII, n°6, février 2004, pp. 118-124